L'ENFANT DE LA DERNIÈRE HEURE

ALEXANDRE LACROIX
RÉDACTEUR EN CHEF

S'il est un argument que je trouve agaçant, parmi ceux qui visent à nous dissuader d'avoir des enfants, c'est bien celui-ci : « À quoi bon, entend-on dire parfois, donner la vie à de pauvres êtres humains dans un monde aussi mauvais que le nôtre ? » Alors que l'économie s'effondre, que la catastrophe écologique planétaire menace, que l'Europe est en déclin, que la guerre embrase simultanément plusieurs aires géographiques, procréer, ne serait-ce pas faire preuve d'une coupable insouciance ?

Cet argument m'a toujours paru absurde, car le choix d'être parent est privé, tandis que le cours du monde ne dépend pas de nous, mais se trame dans la brume du collectif et de l'Histoire. Cependant, en cette année qui débute avec de sombres pronostics, il peut être utile de le récuser. Or la réponse la plus éloquente à cet argument se trouve dans un roman paru en 2006 : *La Route,* de Cormac McCarthy. Dans cette fiction récompensée par le prix Pulitzer, qui a séduit près de deux millions de lecteurs aux États-Unis malgré son esthétisme âpre et son climat terrifiant, McCarthy propose l'expérience de pensée suivante : que serait la paternité dans le pire des mondes possibles ? Imaginez : l'apocalypse a eu lieu, il y a déjà plusieurs années. Les animaux sont morts, les plantes calcinées, les océans toxiques, les villes détruites. De la cendre vole dans l'atmosphère, à travers laquelle le jour filtre à pleine. Seuls survivent quelques poignées d'humains. Ils errent par hordes dans les décombres, à la recherche des derniers vivres consommables – boîtes de conserve, farine… Quand ils ne s'entretuent pas pour se dévorer, ces barbares asservissent les dernières femmes disponibles, qui sont leurs esclaves, leur bétail…

Dans ce monde apocalyptique – mais très plausible – un père et son fils, âgé de 8 ou 9 ans, avancent côte à côte. Ils se portent un amour infini. Ils se sont donné des règles de conduite pour ne pas sombrer dans la barbarie : ne pas consommer de chair humaine ; ne tuer qu'en cas de légitime défense ; ne pas voler ; partager les aliments entre eux – pour que le père ne s'affaiblisse pas au profit de son fils. Ils marchent ensemble à l'écart des routes dangereuses, dorment l'un contre l'autre. Ils s'aiment et font partie, comme le père l'explique à l'enfant, des « gentils », de ceux qui veulent continuer à bien se comporter, même si tout est fini. Parfois, ils se demandent s'il y a d'autres gentils, ailleurs…

Laissons de côté le dénouement, l'enseignement moral de cette très grande fiction est que, dans le pire des mondes imaginables, l'amour entre parents et enfants est la dernière chose qui vaille encore la peine d'être vécue. S'il n'y a plus d'État, ni de police, ni de tribus, ni de familles, ni rien, subsiste quand même cette relation, insécable. Le père de cet enfant n'est pas un homme d'exception, et, sans son fils, il serait probablement devenu lui aussi un loup. Il s'en abstient seulement à cause de son rôle de père, parce qu'il veut donner le modèle de ce que peut-être le bien, en dépit du mal universel. Voilà le meilleur argument contre ceux qui ne veulent pas procréer à cause du réchauffement climatique, de la récession ou des guerres à venir : dans la pire adversité, la filiation est le dernier rempart de l'humanité ■

© ARNAUD FÉVRIER